

En souvenir de Désiré Dondeyne (1921 - 2015)

Parmi les musiques de la Révolution Française que Frédéric Robert lui avait remises en partitions, Désiré Dondeyne aura particulièrement apprécié « La Bataille de Fleurus » de Catel qu'il ne devait pas manquer d'évoquer dans ses cours et causeries.

À cet égard, Frédéric Robert a écrit un magnifique texte intitulé « Réflexions et souvenirs sur la Bataille de Fleurus », que nous sommes fiers de publier avec l'autorisation de l'auteur.

Réflexions et Souvenirs sur la Bataille de Fleurus de Catel (Paroles de Lebrun - 1794)

Pendant la Révolution française, l'annonce d'une victoire militaire donnait lieu à la composition sur le champ d'un hymne à une ou deux voix avec deux clarinettes, deux bassons et deux cors. Il ne pouvait en aller de même, on le conçoit aisément, pour des hymnes avec chœur et grand orchestre d'harmonie.

Néanmoins, la 1^o strophe de « La Bataille de Fleurus » pour chœur à trois voix d'hommes et orchestre d'harmonie vit rapidement le jour. D'où son quasi-athématisme et ses harmonies hâtives qui font penser aux coups de pinces assénés dans les dernières toiles du peintre hollandais Frans Hals.

Vient ensuite la 2^o strophe, d'un mois postérieure, autant dire plus mûrie, où l'orchestre est loin de se borner à doubler les voix. On y entend aux flûtes, sous les vers « *Pareil aux flots de ces ravines - Dont le bruit sème la terreur* » des traits évocateurs qui rappellent le début du motet « *Super Flumina Babylonis* » (1768) du maître de chapelle de Louis XVI François Giroust...rallié à la Révolution ! Qu'on se souvienne de sa chanson intitulée « *J'ai tout perdu et j'm'en f...* ».

À la 1^o strophe en ré mineur fait suite la 2^o en sol mineur qui s'enchaînera avec la 3^o en ut majeur dont les imitations un peu scolaires laissent, cependant, entrevoir le - futur - professeur d'harmonie du Conservatoire. Puis, sous les mots « *Soleil, témoin de la victoire* » surgissent inopinément des accords entrecoupés de silence, appartenant à des tonalités éloignées et qui préfigurent Berlioz.

Pour finir, une strette sur les mots « *Enfin, les peuples ont leur tour* » marquera le triomphe de la tonalité, annonciateur cette fois de la « Cinquième Symphonie » de Beethoven ; avec une surprenante modulation en ré bémol, ton de la sixte napolitaine. De quoi battre en brèche le reproche, longtemps ressassé, d'harmonies limitées à la tonique et à la dominante (à ne pas confondre avec tonnante et Dominique, comme le recommandait Saint-Saëns !) - dut-il être le fait de pièces orchestrales moins caractéristiques de leur temps que les hymnes avec voix. Encore que... Prenons, par exemple, la « Symphonie en Ut » de Catel. On y relève, comme dans « La Bataille de Fleurus », un exemple aussi pré-berliozien de modulation sans fondu - la première partie s'achevant sur l'accord de sol majeur et la seconde s'enchaînant tout de go sur l'accord de...la bémol ! Ainsi peut-on dire de ce répertoire de plein air que ses modulations sans transition claquaient au vent comme les couleurs d'un drapeau !

Si l'héroïsme, porté par les musiciens de la Révolution à une température inconnue jusqu'alors, était en germe avant 1789 (Qu'on se reporte au « *Carmen Saeculare* » de Philidor, antérieur de dix ans à la prise de la Bastille), l'apport vraiment nouveau de ces compositeurs aura consisté à imposer l'esthétique du drapeau en cette décennie qui passait de l'univers mozartien (Mozart étant mort

en 1791) au monde de Beethoven (Première Symphonie créée en 1800).

S'étonnera-t-on alors que « La Bataille de Fleurus », la partition la plus imprégnée du nouvel esprit civique, porte la signature du plus jeune illustrateur des Fêtes révolutionnaires Charles-Simon Catel (1773 – 1830), formé par le vénérable Gossec et qui avait composé à dix-huit ans sa « Première Marche Militaire » ?

Pour en revenir à « La Bataille de Fleurus », cette cantate aux pathétiques accents – tant appréciée de Désiré Dondeyne – a toujours fait l'unanimité de mes élèves et de mes auditeurs, contrairement à « La Marseillaise » et au « Chant du Départ » – qui provoquent, comme on dirait en compte-rendu de séance parlementaire, « des mouvements divers... »

« La Bataille de Fleurus » avait été créée au concert du 26 Messidor an II (14 Juillet 1794) qui marqua l'apogée de l'art civique deux semaines avant le 9 Thermidor an II (27 juillet 1794) – la chute Robespierre ayant amorcé le déclin du mouvement révolutionnaire ascendant.

Gravée en parties séparées au Magasin de Musique à l'usage des Fêtes Nationales « La Bataille de Fleurus » fut rééditée par Constant Pierre, à l'occasion du 100^e de la Révolution Française, mais seulement en réduction pour voix et piano. Je dus en refaire le conducteur – celui de Constant Pierre ayant disparu. L'œuvre s'inscrivit au répertoire de la Musique des Gardiens de la Paix de Paris qui, sous la direction de Désiré Dondeyne et avec le concours de la Chorale des Jeunesses Musicales de France (direction : Louis - Martini) en réalisa le premier enregistrement mondial, en 1961, pour les disques Erato – les contralti remplaçant les haute-contre, ce qui risquait d'en affaiblir le propos.

Lors du bicentenaire, en 1989, une gravure plus conforme en fut réalisée par la même firme avec le Chœur d'Hommes de l'Armée Française (direction : Serge Zapolski) et, une fois encore, la Musique des Gardiens de la Paix de Paris, placée sous la baguette de Claude Pichaureau qui, toujours en 1989, et à la tête de la même formation, en dirigea une exécution à la Halle Tony Garnier de Lyon.

Il n'aura pas été possible, lors de ce bicentenaire, pas plus que dans les années qui l'avaient précédé ou devaient lui faire suite, d'afficher – fut-ce avec des aménagements plus ou moins inévitables – le programme du concert du 26 Messidor an II – François Mitterand, Président de la République et Jack Lang, Ministre de la Culture, s'y étant opposés sous prétexte de ne pas se livrer à de l'archéologie ! Ce programme où figuraient, naturellement, La Marseillaise (Orchestration Gossec) et Le Chant du Départ (version originale) pourrait être donné, par exemple, au Grand Amphithéâtre de la Sorbonne. Faut-il attendre de nouvelles circonstances, favorables ou non, pour que ce projet prenne enfin corps ?

Frédéric ROBERT